

Nos boursières en carrière

Depuis la création du fonds de la fondation AFDU-Québec, en 1992, ce sont plusieurs centaines de milliers de dollars qui ont été octroyés à des femmes désireuses de faire des études supérieures. Qu'est-il advenu d'elles une fois leur formation complétée ? Curieuses de connaître leur devenir, nous sommes allées à leur recherche. Nous en avons rejoint quelques-unes pour tenter de refaire le parcours scolaire et professionnel qu'elles ont mené. C'est l'objet de cette chronique. Souhaitons à nos lectrices qu'elle nourrisse leur intérêt et suscite leur engagement. Espérons aussi qu'elle inspire nos jeunes boursières encore aux études.

Une insatiable curieuse, Valérie Harvey

Entrevue menée par France Rémillard,



Cette fois, c'est d'abord elle qui a communiqué avec nous pour une question technique depuis le Japon où elle menait des études postdoctorales. Elle nous a immédiatement intriguées. Nous avons donc son accord pour une entrevue.

C'est spontanément qu'elle a acquiescé disant que nos chroniques, elle les lit assidument et qu'elle devait bien ça à l'AFDU Québec sans laquelle elle ne serait pas au Japon aujourd'hui à mener un postdoctorat. Voilà qui titillait davantage notre curiosité. C'est donc le parcours étonnant et passionnant que je vous propose dans cette nouvelle édition de notre chronique des anciennes.

F. R. : Me trouvant en début de soirée je me sens un peu déphasée de vous souhaiter le bonjour, mais puisque vous êtes en début de matinée, c'est la formule qui s'applique. Valérie, avant de me dire ce qui vous a amenée de l'autre côté de la planète, pouvez-vous nous décrire vos origines ?

V. H. : Je suis originaire de La Malbaie dans Charlevoix. Mes parents m'ont donné la curiosité (F. R. : aussi une bonne dose de confiance en elle). Moi, je rêvais de voyager. Je voulais être capitaine de bateau : rêve inaccessible étant donné que j'étais hypermyope. J'avais complété un cursus collégial très stimulant au Centre d'études collégiales dans Charlevoix. Mon compagnon de l'époque, lui, voulait étudier à l'université. Un peu pour l'accompagner, j'ai emprunté le même chemin et, depuis, je ne l'ai pas quitté, je suis toujours aux études !

Comme j'ai toujours aimé écrire (F. R. : ce qui me semble évident, c'est que Valérie est du genre verbomotrice) je me suis d'abord inscrite en Littérature. Cela a eu pour effet de générer un intense syndrome de l'imposteur : jamais je n'arriverais à écrire comme l'un des grands auteurs que j'étudiais ! Étant aux études à plein temps et à longueur d'année j'ai

complété le baccalauréat en deux ans. Comme mon compagnon poursuivait toujours son cursus, j'ai entrepris un autre bac en Rédaction, communication et multimédia, doublé d'un certificat en Langues modernes. Après six ans d'études (CÉGEP et université), je me suis retrouvée avec une bonne dette. 23 000 \$, c'est lourd et inquiétant pour une jeune en début de vie adulte !

Mais si vous permettez, je vais interrompre momentanément l'entrevue pour accompagner ma fille à l'heure du coucher. (F. R. sa fille se trouve dans le même fuseau horaire que moi, elle se trouve donc de l'autre côté de la planète !)

F. R. : Avec deux bacs et un certificat en poche, avez-vous réussi à trouver de l'emploi au bout de toutes ces années d'étude et de cette grosse dette ?

V. H. : Je devais gagner absolument ma vie et rembourser ces dettes. J'ai commencé comme webmestre pour une chaire de recherche en communication à Montréal. Parallèlement, j'ai entrepris l'apprentissage de la langue japonaise. Cette langue a occasionné pour moi un changement de carrière.

F. R. : !!!

V. H. : Oui. Les parents de mon mari travaillaient en Nouvelle-Calédonie. Ils nous ont invités à les visiter. Or, les deux, nous caressions le rêve de découvrir le Japon. Le pays du soleil levant se trouve justement sur la route de la Nouvelle-Calédonie. Nous avons donc organisé une longue escale (de 11 mois) avec comme point de chute Kyoto sur le chemin de retour, après notre voyage en Nouvelle-Calédonie. Tout ce temps, nous perfectionnions notre apprentissage de la langue tout en subventionnant notre séjour par l'enseignement, lui de l'anglais et moi du français et de l'anglais.

F. R. : Quelles furent les suites de cette aventure en terre nippone ?

V. H. : Bien évidemment, nos vies ont été marquées par ce séjour. Nous en sommes revenus transformés. À l'époque, j'avais constaté que le Japon et le Québec partageaient un même problème : une inquiétante crise de dénatalité. Même problème, mais dans une culture et un contexte différents. Après quelque temps sur le marché du travail, en travaillant pour le 400^e de Québec entre autres, je me suis inscrite à la maîtrise en sociologie à l'Université Laval pour pousser l'analyse comparative de cette dénatalité. _Québec était devenue notre nouveau port d'attache. _Je voulais bien poursuivre des études, mais je m'étais juré de ne plus grossir ma dette. Je retournais sur les bancs d'école après 6 ans d'absence. Le domaine m'était aussi étranger qu'une langue exotique. Mes collègues étaient plus jeunes et maîtrisaient déjà ce langage de la sociologie, alors j'ai eu un nouveau syndrome de l'imposteur. Tout faisait obstacle et j'étais sur le point de décrocher.

F. R. : C'est alors en 2009 que l'AFDU Québec vous octroie sa bourse ?

V. H. : Oui, exactement, pendant ma première année de ce retour aux études, le premier signe d'encouragement m'est venu de l'AFDU. J'avais rédigé d'autres demandes de subvention, mais cette bourse, bien que petite, 1000 \$, arrivait comme une tape dans le dos. Les autres bourses beaucoup plus substantielles, du Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH) ont suivi. Plus tard, la reconnaissance de l'AFDU s'est ajoutée à mon curriculum comme un faire-valoir pour l'obtention d'autres octrois. J'ai donc terminé la

maîtrise tout en travaillant à mi-temps pour le Conseil des arts et des lettres. Au même moment, j'ai reçu une aide supplémentaire du CRSH qui m'a permis d'aller mener mes entrevues au Japon. Je me suis donc envolée seule pour trois mois intensifs. Je voulais connaître le statut de la femme japonaise en lien avec un marché du travail très exigeant et surtout avec la vie de famille. Mon mari est venu me visiter quelques semaines, et à mon retour au Québec, j'ai découvert que j'étais enceinte. Mon conjoint a offert de prendre un congé parental de neuf mois. Cette participation à la famille m'a permis de déposer mon mémoire. Sur cette lancée, j'ai entrepris de poursuivre ma recherche et me suis inscrite au doctorat. Et c'est pendant ces études que j'ai eu ma fille. À l'arrivée du deuxième enfant, mon conjoint a de nouveau utilisé le congé parental me permettant de terminer ce troisième cycle universitaire.



F. R. : Ce congé qu'on appelle à tort congé de maternité est en réalité un congé parental. Il est donc offert autant aux pères qu'aux mères.

V. H. : Oui, mais les gens ne semblent pas avoir encore tout à fait compris. Il y a en fait deux congés dans l'année qu'on appelle « congé de maternité » : les 18 semaines de maternité et les 32 semaines parentales. Ce fut justement le sujet de ma recherche : étudier les pères québécois par rapport aux congés de paternité. Il faut savoir qu'avant le RQAP (Régime québécois d'assurance parentale), en 2005, 30 % des pères québécois utilisaient le congé fédéral (de deux semaines) contre 15 % dans le reste du Canada. Quand l'État québécois a offert un congé de 5 semaines spécifiquement dédié aux pères en 2006, c'est 70 % des pères qui s'en sont prévalus. L'engouement fut tel que le budget prévu a été défoncé. On savait que les pères étaient participatifs au Québec, mais pas tant que ça ! Alors que, dans le reste du Canada, le taux est demeuré inchangé (les pères sont toujours environ 15 % à utiliser un congé après la naissance de leur enfant). Le taux de participation des pères québécois est maintenant à 80 % pour leur congé de paternité, et ils prennent également quelques semaines parentales, car la moyenne est 7 semaines. Si ça vous

intéresse, j'en parle plus en détail dans mon essai *Révolution Papa : comment les pères québécois transforment la masculinité*, publié en 2021.

<http://nomadesse.com/livres/revolution-papa/>

F. R. : Est-il juste de croire que les pères n'occupent pas ces congés de la même façon que les mères ?

V. H. : Dans ma thèse, j'ai divisé l'expérience en deux types. Le père partenaire qui assume pleinement la charge mentale du soin de l'enfant et l'autre qui cherche davantage sa place et peut parfois en profiter pour aller à la chasse, jouer des jeux vidéo, terminer ses études ou toute autre tâche connexe. On a reproché aux femmes de faire obstacle à la prise en charge par le conjoint. Mais c'est un peu injuste, car les femmes sont très conscientes qu'elles paient plus cher de ne pas être une « superwoman », risquant d'être accusées d'être « mères indignes » si elles cèdent au conjoint la place auprès de l'enfant pour reprendre le travail. Les femmes continuent de payer pour les grossesses.

F. R. : Et comment se dénoue le fil qui vous amène au postdoctorat à l'Université Kônan au Japon ?

V. H. : Lorsque j'ai présenté les résultats de mon doctorat sur les pères dans un congrès au Japon, j'en ai profité pour contacter le grand responsable des congés de paternité dans ce pays et aller le rencontrer. Ce type de congés existe au Japon et ils sont très généreux. Malgré cela, les pères ne s'en prévalent pas : c'est assez mal vu au bureau de s'absenter pour une naissance. Les femmes sentent encore le devoir d'assurer tous les soins à donner à l'enfant pendant ses trois premières années. Résultats : plusieurs hommes et femmes travaillent tellement qu'ils n'ont tout simplement pas d'enfant, ne voyant pas comment ils pourraient concilier le travail et la famille. Septentrion, maison d'édition de Québec, a d'ailleurs rendu disponible gratuitement en PDF mon essai sur ce sujet :

<http://nomadesse.com/livres/le-pari-impossible-des-japonaises/>



Mon fils de 11 ans qui a voulu m'accompagner au Japon étudie dans une classe régulière pour apprendre la langue. Il est tellement studieux qu'il faut parfois le forcer au divertissement. À cet effet, dimanche dernier, nous avons fait une ballade dans un magnifique parc de Kyoto. C'est lui qui a croqué cette photo de moi à cette occasion. いい子

Bref, suite à notre rencontre, le professeur et moi avons déposé un projet de recherche à la Japan Foundation pour examiner les cas où les pères prennent congé, et comment les mères vivent ce moment. Il s'agit d'une bourse d'une année. Le projet initial était de vivre cela en famille. Mais au printemps 2020 voilà que survient l'épidémie de COVID et les frontières se ferment. Il est possible de retarder d'un an la subvention, mais pas deux ans. Entre-temps, mon conjoint obtient le poste qu'il convoitait et se voit donc dans l'impossibilité de partir. Ma petite entre en première année et on évalue qu'il ne serait pas judicieux de perturber ses débuts scolaires. Au cours d'une discussion en famille qui paraît sans issue, mon fils alors âgé de 10 ans propose de m'accompagner pour aller perfectionner son japonais, dont il connaît quelques rudiments. La décision est donc prise : je partirai avec lui et la petite restera au Québec avec son papa. C'est comme ça qu'en mars 2022 a débuté notre séjour de 11 mois. Bien sûr, ce n'est facile pour personne, mais l'expérience est enrichissante. Mon fils qui va en classe normale a dû mettre les bouchées doubles, mais il est maintenant capable de parler et de lire un peu. Ma petite souffre de l'éloignement de sa maman, mais elle est venue cet été nous visiter, et sait qu'on se rejoindra bientôt. Le retour est prévu pour janvier. Enfin !

Pour celles et ceux que le Japon fascine et qui veulent découvrir ce pays magnifique, j'affiche souvent des photos, j'écris des chroniques sur notre aventure, et j'ai publié plusieurs romans aussi à saveur nipponne. Tout est disponible sur mon site web, je suis bien branchée ! ☺ <http://nomadesse.com/>

F. R. Maintenant, la question que je pose à toute, que voulez-vous transmettre aux femmes qui désirent poursuivre des études supérieures ?

V. H. : D'abord pour sortir du syndrome de l'imposteur, il suffit d'en parler pour constater qu'il est universel. Quand tout le monde est imposteur où est l'imposture ?

Puis concernant le désir d'enfant, plusieurs femmes m'ont écrit pour me dire qu'elles remettaient ce projet à la fin des études. C'est une possibilité, mais je trouve que cette période peut aussi être un bon moment pour fonder une famille. En effet, un parcours de maîtrise ou de doctorat n'est jamais continu. Il est semé de périodes d'attentes qui sont compatibles avec une vie de famille à condition, bien entendu, qu'il y ait un engagement de la part du conjoint. La conciliation études-famille ne tourne pas exclusivement autour des enfants. Ça peut être la conciliation travail-vie, ou même pour s'occuper d'un parent malade. Avec son conjoint, il est important d'en parler, de s'adapter aux situations qui changent (un changement de poste, la santé qui vacille ou une pandémie qui survient, par exemple), pour que ce soit gagnant-gagnant pour les deux parents. La vie exige de constants ajustements.

F. R. : Avez-vous un message particulier à adresser aux femmes de l'AFDU qui œuvrent bénévolement pour soutenir financièrement les études supérieures des femmes ?

V. H. : Je trouve que vous faites un travail extraordinaire. Avant d'arriver à l'âge adulte je n'avais jamais réalisé que la situation des femmes aux études à l'université différait de celle des hommes. Pourtant c'est souvent elles qui mettent de côté études et travail au profit de la famille. Votre support nous conforte dans nos choix et nous incite à envisager des adaptations quand on vit en couple. Ces adaptations sont normales et vécues en continu.

F. R. : Merci pour ce témoignage. Merci du temps accordé. Merci du modèle que vous offrez aux femmes.

novembre 2022